

Recherches sociographiques



Jean BOUTHILLETTE, *Le Canadien français et son double*

Pierre Vadeboncoeur

Volume 19, Number 3, 1978

Structures urbaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055812ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055812ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vadeboncoeur, P. (1978). Review of [Jean BOUTHILLETTE, *Le Canadien français et son double*]. *Recherches sociographiques*, 19(3), 411–412.

<https://doi.org/10.7202/055812ar>

sources non identifiées, données de type différent mises sur le même pied, pourcentages non définis (horizontal, vertical, taux d'augmentation?). Ils sont souvent mal présentés: absence de titre (206), mauvais titrage (225) ou mauvaise disposition (*passim*). Ils sont parfois insignifiants ou même carrément erronés. Confondant les pourcentages horizontaux et verticaux, Ouellet nous présente, par exemple, en page 295, la distribution du vote anglophone et francophone selon la catégorie professionnelle; faute d'indiquer les effectifs totaux de ces catégories, le tableau n'a en l'occurrence aucun intérêt. Et d'un tableau titré « Vote selon l'occupation », Ouellet conclut: « Il semble bien que les Canadiens français les plus solidement établis sur le plan économique aient eu tendance à accorder leur vote au parti des marchands. » (351) Or, sans doute juste en soi, cette conclusion ne découle pas logiquement du tableau qui précède. Celui-ci présente le pourcentage de vote canadien-français pour le candidat anglophone, selon la catégorie professionnelle, de nouveau sans indiquer les effectifs de chaque catégorie. Pour fonder la conclusion, le tableau aurait dû présenter, non les pourcentages horizontaux mais les pourcentages verticaux: non la proportion d'hommes d'affaires parmi les canadiens-français qui ont voté pour Bagg, mais la proportion des hommes d'affaires canadiens-français qui ont voté pour Bagg, comparée à celle des autres catégories professionnelles.

Ouellet, en fait, s'encombre peu de précision démonstrative. Mal initié peut-être au b-a-ba de l'analyse multivariée, il semble tout aussi bien prendre ses aises avec les principes élémentaires de la critique historique. On a beau savoir que les journalistes de l'époque ne signaient habituellement pas leurs textes, les témoignages d'« observateurs » parfaitement anonymes ne nous semblent pas toujours une preuve très convaincante. Mais c'est tout à fait secondaire. L'intérêt essentiel du livre réside bien davantage dans l'art d'introduire une intelligibilité vivante dans la reconstruction du processus historique que dans le détail de la preuve positive. On pourra déplorer que cette compréhension totalisante ait sa source dans un parti pris fédéraliste et pro-capitaliste, fondé sur l'idéologie à saveur dix-neuviémiste du progrès; que, jaugés à cette aune, les hommes aux prises avec des déterminismes davantage symboliques qu'économiques apparaissent singulièrement rapetissés: nonobstant ce point de vue — mis en œuvre ici de façon beaucoup plus sereine qu'antérieurement — *Le Bas-Canada* est un récit tout à fait passionnant.

On peut difficilement, par contre, passer sous silence la qualité médiocre de l'édition. Les coquilles sont vraiment trop nombreuses, dans la conclusion en particulier. Et un éditeur soigneux n'aurait pas hésité à retoucher nombre de tableaux mal foutus; il aurait refusé, entre autres, une disposition aussi inélégante que celle de la page 255 (un minuscule tableau au centre d'une page blanche). Quelles qu'aient été les contraintes budgétaires ou l'impatience du lecteur, un grand livre devait recevoir meilleur traitement.

Nicole GAGNON

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Jean BOUTHILLETTE, *Le Canadien français et son double*, Montréal, L'Hexagone, 2^e éd. 1979, 97p.

Ce qui est singulier, c'est qu'on doive encore aujourd'hui annoncer cet ouvrage, paru en 1972. Au début de la présente année, L'Hexagone vient de le rééditer. Il avait fait dans nos lettres et dans la pensée québécoise l'entrée la plus discrète. Cette discrétion n'a pas cessé depuis. Assez peu de gens le connaissent et encore moins de personnes pourraient en citer quelque chose. C'est étonnant, car il s'agit probablement de l'essai le plus pénétrant, le plus concis et en même temps le plus dramatique qu'on ait jamais écrit sur l'aliénation psychologique (et politique) des Canadiens français. À peine quatre-vingts pages de texte bien aéré.

L'idée maîtresse de ce livre, telle que l'auteur la dégage, a pour ainsi dire la même acuité que celle des raisons qui veulent impérieusement que le Québec devienne indépendant. Il va directement au cœur de la problématique nationale. Quand l'indépendance arrivera, ce livre-là, d'une certaine manière, aura eu une profondeur comparable à celle de l'événement.

Quand je l'ai lu pour la première fois, il y a sept ans, j'ai été frappé par le caractère concentré de la réflexion qu'il véhicule ainsi que par une espèce de force dramatique du texte, bien inattendue celle-ci vu qu'il s'agit d'une prose analytique qui est le moyen d'écriture employé par l'auteur. Ce n'est pas seulement un essai, me suis-je dit, c'est une tragédie. Même sa forme me confirmait dans ce sentiment, à cause d'un rythme que les phrases successives, dures et comme fatales, marquent à chaque page, se répondant avec insistance les unes les autres, sans presque aucun recours aux artifices littéraires.

L'ouvrage porte sur les effets délétères de la Conquête et surtout de la Confédération : il montre, non par des faits historiques, mais par une analyse psychologique impitoyable, l'altération de notre identité et les principales conséquences du fait que « depuis deux siècles, nous ne sommes plus seuls dans notre pays [...] non plus qu'en nous-mêmes ». Bouthillette parle par exemple de la dissociation qui s'est produite entre la citoyenneté canadienne et l'identité nationale et culturelle des Canadiens français : « [...] nous nous séparons en deux parts qui ne se reconnaissent plus, qui se dressent même l'une contre l'autre ». Ou encore : « L'abstraction juridique nous a précipités dans une séparation au sein de laquelle ce n'est plus à l'Anglais que nous nous opposons quand nous nous définissons comme Canadiens français mais à nous-mêmes [...] ». Tout le livre est fait de notations subtiles, chargées de sens et de paradoxe. « S'assimiler, au Québec, ce n'est pas perdre sa langue, c'est se perdre de vue [...] ». « Las de nous chercher, nous avons pris le raccourci de nous fuir ». On pourrait beaucoup citer, presque tout en vérité.

On le pourrait, mais, pour cet ouvrage, je me rends compte que des citations isolées ne donnent pas une suffisante idée du sens qu'elles portent. L'ensemble de ce livre vaut par et en chacune des phrases qu'il contient et, inversement, celles-ci ne reçoivent vraiment leur totalité de sens que de l'ensemble. Ce qui est vrai pour le sens l'est également pour le rythme du texte, pour l'énergie qui le tend sous son apparence froide rigueur, et pour la révélation du sens tragique que l'œuvre contient. Jean Bouthillette est un remarquable écrivain qui s'ignore et qui, de fait, n'a presque rien écrit depuis cet unique livre, dont il a fallu, du reste, lui souligner la valeur...

Voilà de plus une œuvre dans la plus française des traditions, par la frappe de l'idée, par l'économie des moyens : tout le contraire d'un bouquin américain, tout le contraire de la prolixité... L'essentiel est dit en quelques dizaines de feuillets et le résultat, me semble-t-il, a quelque chose de définitif. J'avais noté, en 1972 : voilà un petit livre qui est déjà un classique. En le relisant, je viens de constater que l'ouvrage est resté intact : rien de cette construction n'a bougé. Important. Court, mais, je crois, capital.

Pierre VADEBONCŒUR

Dorval BRUNELLE, *La désillusion tranquille*, Montréal, HMH, 1978, 225p. (« Cahiers du Québec : sociologie ».)

Enfin un auteur qui pose « précisément [...] la question de la véritable nature sociale concrète ou objective » (p. 36) de la fameuse révolution tranquille. Il va — dans sa détermination d'élucider la nature de la révolution tranquille — jusqu'à postuler que « c'est à cette seule condition [de poser la question de la véritable nature] que nous serons en mesure de comprendre [...] en quoi, finalement, tout antagonisme de classe passe nécessairement par *des* désillusions tranquilles » (p. 36), à moins qu'il n'y ait révolution. Ainsi, dès le départ, l'auteur nous dévoile ce qui, d'après lui est évidence et n'aurait pu se dérouler autrement : une franchise peu commune !